

T 563, 13

La Maluche

C'était une fois une veuve avec son fils et ils étaient bien pauvres. La mère dit à son garçon :

— Tiens, voilà un sac. Va chercher ton pain.

Le voilà parti. [II]¹ marche *pour* un chemin bien étroit. Il arriva vers le bon saint Martin. Le voilà. Il frappe à la porte.

— Qui est là ?

— C'est le petit.

— Quel petit ?

[2] — Eh bien ! le petit garçon.

— Entre !

Le voilà entré. Le bon saint Martin lui dit :

— Lave ma vaisselle, je te donnerai quelque chose.

Voilà qu'il la lave. Quand *c'est eu fini*, le bon saint Martin le fit manger et lui donna un âne en lui bien *rechargeant* de s'en aller *du droit* à sa maison.

— Oh ! oui, bon saint Martin, je vas bien m'en aller *du droit* chez ma mère.

Le voilà parti ; [il] marche, va au domaine. Quand il a été arrivé à la porte, il frappe.

— Qui est là ?

— C'est le petit garçon.

— Quel petit garçon ?

— Eh bien ! c'est le petit garçon !

— Eh bien ! entre.

Quand il fut entré, le maître lui dit :

— Veux-tu manger la soupe ?

— Non, merci. Je n'ai pas faim ; je veux aller me coucher.

— Tiens, dit le maître, servante, mène coucher le petit garçon.

Quand il a été couché, il rappelle la servante :

— Écoutez, j'avais oublié de vous dire de ne pas dire à mon âne de faire son devoir au nom de Dieu et de la Vierge Marie.

— Oh ! non, sois tranquille !

La servante ne pouvait s'en aller assez vite pour raconter à la maison ce que le petit garçon lui avait dit. Quand elle fut arrivée, elle dit :

— Vous ne savez pas ce que le petit garçon m'a dit ?

— Non.

— Eh bien ! il m'a dit qu'il ne fallait pas dire à son âne de faire son devoir au nom de Dieu et de la Vierge Marie.

Rien de plus pressé [que] d'aller chercher l'âne pour lui faire faire son devoir au nom de Dieu et de la Vierge Marie.

Quand l'âne fut arrivé, les voilà tous autour :

— Allons, mon âne, fais ton devoir au nom de Dieu et de la Vierge Marie.

L'âne leur fit de l'or et de l'argent tant qu'ils en voulurent.

¹ Tous les mots entre crochets carrés de ce texte sont des oublis de la rédactrice.

— Il ne faut pas lui rendre son âne. On ira en chercher *une* autre qu'on lui donnera à la place du sien : il *ne veut pas y connaître*.

Ils allèrent [3] en chercher une autre qu'ils mirent à la même place. Le lendemain matin, le petit garçon ne retourna pas au domaine. Il prit l'âne et il partit avec. Quand il fut arrivé vers sa mère, il lui dit :

— Allons, je crois que tu seras contente. Au moins, apporte des corbeilles.

Elle apporte deux corbeilles. Le voilà après son âne :

— Allons, mon âne, fais ton devoir au nom de Dieu et de la Vierge Marie.

Mais rien ! Il recommence encore plusieurs fois de faire son devoir au nom de Dieu et de la Vierge Marie. Mais toujours rien ! Voilà sa mère en colère. Elle le frappait de tous côtés.

Il s'en retourne en pleurant vers le bon saint Martin en lui disant qu'il s'était entendu avec sa mère pour lui faire des misères. Il arrive toujours en pleurs.

— Toc ... Toc...

— Qui est là ?

— C'est le petit garçon.

— Entre ! *Qui* est-ce que tu as, lui dit le bon saint Martin, que tu pleures comme cela ?

— Pardi, ce que j'ai ? C'est ma mère qui m'a battu. Je crois bien que vous [vous] êtes entendu avec elle pour me faire des peines. Mon âne a rien voulu faire !

Le bon saint Martin lui dit :

— Mange la soupe et tu iras me chercher des balais et je te donnerai autre chose.

Il mangea bien la soupe. Il partit au bois chercher des balais. Quand il en eut assez coupé, il revint chez le bon saint Martin.

— Tiens, voilà une table, tu lui diras comme à ton âne de faire son devoir au nom de Dieu et de la Vierge Marie, mais va-t-en du droit chez vous.

— Oui, bon saint Martin, soyez sûr !

Mais le petit garçon se mit en retard, il retourna encore au domaine.

— Toc... Toc...

— Qui est là ?

— C'est le petit garçon.

Il est bien vite entré. La maîtresse lui demanda s'il avait faim.

— Oh ! non, merci, maîtresse. Je vais aller me coucher.

Elle appelle la servante :

— Tiens, servante, voilà le petit garçon ; mène-le coucher..

[4] À la maison, quand il fut couché, il appela la servante. Il lui dit :

— J'avais oublié de vous dire de dire à vos maîtres de ne pas dire à ma table de faire son devoir au nom de Dieu et de la Vierge Marie.

Sitôt que la servante fut arrivée, rien de plus pressé que de dire à ses maîtres ce que le petit garçon lui avait dit. Ils prirent la table : les voilà à dire :

— Allons, ma table, fais ton devoir au nom de Dieu et de la Vierge Marie.

La table leur fait du pain, du vin, des mets de toutes espèces.

— Il faut pas lui rendre sa table. Nous en avons une pareille ; on va la mettre à la place.

Le lendemain matin, le petit garçon vient au domaine chercher sa table. Il l'emporte chez sa mère sans connaître que c'en était une autre.

— Tiens, ma mère, voilà une table. Apporte une nappe, mets-la sur la table.

Le voici après sa table :

— Allons, ma table, fais ton devoir au nom de Dieu et de la Vierge Marie.

Mais la table ne faisait rien. Il recommença plusieurs fois, mais toujours rien ! Sa mère [se] mit en colère, en le maltraitant, en lui disant qu'il se moquait d'elle, qu'elle aurait bien mieux aimé du pain qu'une table, qu'elle n'avait pas besoin de table et rien à mettre dessus.

Le lendemain, il retourna vers le [bon] saint Martin en pleurant. Quand il fut à la porte, il pleurait encore plus fort.

— Toc... Toc...

— Qui est là ?

— C'est le petit garçon ;

— [5] Entre !

— Eh bien ! bon saint Martin, je vois bien que vous faites cela exprès pour me faire battre à ma mère !

— Ne pleure plus ; mange la soupe. Après que tu auras mangé la soupe, tu balayeras ma maison. Je te donnerai autre chose.

Il se dépêcha vite parce qu'il était en peine [de savoir] ce que le bon saint Martin lui donnerait. Le bon saint Martin lui dit :

— T'as donc fini ?

— Oui, bon saint Martin.

— Tiens, voilà une *maluche* ; tu lui diras comme à ton âne et à ta table. Va-t-en de suite chez ta mère.

— Oui, bon saint Martin.

Mais comme il trouvait que c'était tard, il alla au domaine.

— Toc... Toc...

— Qui est là ?

— C'est le petit garçon.

— Entre !

Il entre.

— Veux-tu manger la soupe ?

— Merci, je n'ai pas faim. Je veux aller me coucher tout de suite ; mettez ma maluche en place.

— Servante, mène-le coucher.

Quand il fut couché, il appela la servante et lui dit :

— Servante, j'avais oublié de vous dire de ne pas faire faire à ma maluche son devoir au nom de Dieu et de la Vierge Marie.

Quand [elle] fut arrivée, elle dit à ses maîtres que le petit garçon lui avait dit de leur dire de ne pas dire à sa maluche de faire son devoir au nom de Dieu et de la Vierge Marie.

Les maîtres, les domestiques, tous étaient là pour voir ce que la maluche ferait. Ils prennent la maluche.

— Allons, ma maluche, fais ton devoir au nom de Dieu et de la Vierge Marie.

Voilà la maluche prise à les frapper les uns après les autres [si bien] qu'ils ont été obligés d'envoyer la servante chercher le petit garçon pour arrêter sa maluche. Quand il a été arrivé, il leur dit :

— Ah ! c'est vous qui m'avez trompé ; vous m'avez changé mon âne et ma table. Il faut me les rendre ou je ne rappelle pas ma maluche.

[6] — Appelle ta maluche, mon petit garçon, appelle ta maluche, je te *renderons* ta table et ton âne.

Ils lui ont rendu sa table et son âne. Il est retourné chez sa mère. Il lui dit :

— Je crois que tu seras contente. Apporte une nappe sur la table et des corbeilles vers l'âne.

Elle apporte une nappe, des corbeilles.

— Mets la nappe sur la table. Allons, ma table, fais ton devoir au nom de Dieu et de la Vierge Marie.

La table leur fait du pain, du vin, de la viande, enfin des mets de toutes espèces. Ils mirent les corbeilles vers l'âne :

— Allons, mon âne, fais ton devoir au nom de Dieu et de la Vierge Marie.

Il fit de l'or et de l'argent autant qu'ils en voulurent. Ils le montèrent au grenier pour le mesurer.

Les gendarmes, se trouvant à passer *en le moment* qu'ils entendirent le bruit d'argent qu'ils allèrent voir à la maison s'ils ne se trompaient pas. Quand ils furent entrés, ils ont vu que c'était au grenier. Ils y montèrent. Ils virent le petit garçon qui mesurait son or et son argent. Ils lui dirent qu'il avait volé cet argent, qu'il était pauvre, que, s'il ne l'avait pas volé, il n'aurait pas autant d'argent que cela. Il eut beau leur dire ce que c'était, ils ne voulurent pas le croire. Ils l'emmenèrent en prison. Il fut jugé à avoir la tête coupée. Quand il fut sur l'échafaud, il dit au juge :

— Hélas ! j'ai une grâce à vous demander : donnez-moi donc ma maluche, que je la voie avant de mourir !

Le juge dit :

— Qu'on lui apporte sa maluche !

On lui apporte sa maluche. Quand il l'a eue entre ses mains, il lui dit :

— Allons, ma maluche, [7] fais ton devoir au nom de Dieu et de la Vierge Marie.

La maluche est tombée sur le juge, sur les gendarmes, sur tout le monde qui y était. Elle frappait si fort que le juge s'est écrié :

— Apaise ta maluche, mon petit garçon, je *rends* ta grâce.

Il apaisa sa maluche ; le juge lui donne sa grâce et il est retourné chez sa mère.

Écrit [à Montigny-aux-Amognes], s.d. par Marie Briffault, [É.C. : née le 18/01/1850 à Montigny, fille de Pierre Briffault, né à Saint-Sulpice le 20/01/1816, domestique puis fermier et propriétaire et de Louise Chaumereuil, née le 26/03/1827 à Montigny ; résidant à Montigny en 1881]. Titre original. Arch., Ms 55/3, Cahier Montigny/3 p. 5-11.

Marque de transcription de P. Delarue.

Catalogue, II, n° 13, version A, p. 422.